

Québec français



Nouveautés

Numéro 48, décembre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1982). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (48), 2–11.

Québec français

Directeur de la revue
Christian Vandendorpe

Rédacteurs en chef

Aurélien Boivin (littérature)
Vital Gadbois (pédagogie)
Gilles Bibeau (langue et société)

Comités de lecture et équipes de rédaction

Littérature

Pierre Boissonnault
Aurélien Boivin
Roger Chamberland
Esther Mercier-Croft

Pédagogie

Pierre Achim
Claire Chagnon
Aline Desrochers-Brateau
Vital Gadbois
Christophe Hopper
Michelle Langlois
Jean-Guy Milot
Michel Pagé

Langue et société

Gerardo Alvarez
Gilles Bibeau
Jean-Marie Pépin
Paul Warren

Ont collaboré à ce numéro

Louise Allaire-Dagenais, Bernard André,
Yvon Bernier, Bernard Boyer, Micheline
Coossa, Gilles Dorion, Hélène Dorion, Lau-
rise Dubé-Martin, Maurice Émond, Louise
Fortin, Claude Gaudet, Annette Hayward,
Normande Lacombe, Robert Lalonde, Linda
Lamarche, Bernard Landriault, Kenneth Lan-
dry, Richard Lauzon, Marcel Lavallée, Lor-
raine Pépin, Claude Poirier, Muriel Pouliot,
Lise Roger, Daniel Saint-Aubin, Suzanne
Vaillancourt, Nicole van Grunderbeeck.

Photos

Francine Girard, Aurélien Boivin

Couverture et maquette

Les graphoïdes

Secrétaire aux abonnements

Louise Jobin (418) 688-8798

La revue *Québec français* est publiée par
l'Association québécoise des professeurs de
français et paraît quatre fois par an.

Québec français

C.P. 9185

Québec G1V 4B1

Abonnement pour un an (4 numéros)

Québec / Canada: 12 \$
États-Unis: 14,50 \$
Autres pays: 18 \$

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec

Indexé dans RADAR et PÉRIODEX
Ce numéro a été tiré à 12 000 exemplaires.
Séparation de couleurs: LITHO ACMÉ.
Composition: GRAPHITI.
Impression: L'ÉCLAIREUR.

ISBN 0316-2052

Tous droits réservés Ottawa

Courrier de 2^e classe. Permis n° 4855.

ROMANS

comme l'eau qui coule

Marguerite YOURCENAR
Gallimard, Paris, 1982, 266 p.

Avec *Comme l'eau qui coule*, Marguerite Yourcenar revient au genre de la nouvelle après une longue absence. Toutefois, on peut affirmer que cette rentrée s'effectue sous le signe de la fidélité puisque le recueil rassemble trois récits: « Anna, soror... », « Un homme obscur » et « Une belle matinée », qui ont historiquement partie liée. En effet, la genèse de ces œuvres — et, dans le cas d'« Anna, soror... », la rédaction — remonte à la première jeunesse de l'écrivain, qui s'explique du reste admirablement là-dessus dans la postface dont il a doté chaque récit.

« Anna, soror... » se passe à Naples, à la fin du XVI^e siècle, alors que cette région de la péninsule italienne vit sous la domination espagnole. Le récit narre l'amour partagé d'un frère et de sa sœur. Cette passion incestueuse, longtemps exorcisée par la présence d'une mère adorée que ses enfants consolent du peu d'intérêt que lui manifeste son mari, connaîtra quelques jours de complète plénitude après la mort de cette dernière. Comblé, Miguel ira bientôt « vers la mort comme vers un achèvement nécessaire »; Anna vivra longtemps comme à côté d'elle-même, puis mourra enfin avec une ultime pensée pour le bien-aimé.

« Un homme obscur » se déroule au siècle suivant. Nathanaël, fils d'un charpentier hollandais à l'emploi de l'Amirauté britannique, échappe à sa condition grâce à une légère claudication. De ce fait, sa famille le destine à une carrière de maître d'école. À la suite d'une rixe au cours de laquelle il croit avoir tué un homme, il s'embarque en cachette sur un bateau en partance pour le Nouveau Monde. Il vit là-bas quelques dures années puis rentre à Amsterdam. Il y vivotera d'un petit emploi de correcteur d'épreuves et épousera une prostituée dont il aura un fils. Malade des poumons, il termine seul sa brève existence dans une île presque déserte de la Frise. C'est son fils, jeune garçon épris de théâtre, qui est le héros quelques années plus tard d'« Une belle matinée ». L'enfant part un matin à la suite de comédiens ambulants pour

jouer à la scène les héroïnes du théâtre élisabéthain avec lesquelles il a, jusqu'ici, vécu en imagination.

Ces trois récits de *Comme l'eau qui coule*, où un texte à peine retouché des années vingt voisine avec des textes écrits ces toutes dernières années, constituent en soi une admirable lecture. Pourtant, ils procurent en outre à l'amateur de livres, qu'il soit ou non un admirateur fervent de Marguerite Yourcenar, un plaisir plus rare. Pour une fois, il lui est en effet donné de pouvoir juger en quelque sorte sur pièces de l'évolution stylistique d'un grand écrivain. C'est un beau spectacle, en vérité, que celui d'une écriture d'abord somptueusement baroque que l'on voit, en l'espace d'un demi-siècle et dans le temps d'un livre, se dégraisser au point de se confondre avec l'étiquette pureté de ligne à laquelle se réduit à la fin l'existence de Nathanaël, le héros d'« Un homme obscur ». Qu'elle soit humaine ou verbale, l'alchimie n'appartient pas qu'au seul Rimbaud.

[Yvon BERNIER]

sommeil de sang

Serge BRUSSOLO
Paris, Denoël, coll. Présence du futur,
n° 334, 1981, 227 p.

On parle déjà de Brussolo dans le milieu de la esseffe. Ça devrait continuer: il est difficile d'oublier *Sommeil de sang*.

D'abord à cause du sujet. Ce roman exploite la veine du macabre avec une efficacité rare. La mort parcourt ce monde dominé par les chevillards, chefs de boucherie régnant sur un peuple carnivore vêtu de manteaux de chair rouge et montrant fièrement ses dents acérées. Un monde de sable acide où les montagnes sont abattues pour leur carne recherchée et leur peau de poils verdoyants. Un univers de cauchemar, impitoyable et beau.

On n'oubliera pas non plus ce roman à cause de son écriture et de son allure narrative. La phrase va droit au but: « La montagne ne commença à saigner qu'à l'aube du troisième jour » (p. 7). Images et descriptions s'inscrivent dans la trame narrative, donnant au récit un déroulement rapide: « L'animal dérivait droit sur eux. (...) Paysage en déroute au pas de plus en plus mal assuré » (p. 32).

NOUVEAUTÉS



Brussolo s'est vu décerner en 1979 et en 1981 le Grand Prix de la science-fiction française. On comprend pourquoi à la lecture de cette œuvre à l'odeur de chair vive.

[Vital GADBOIS]

nous parlerons comme on écrit

France THÉORET

Montréal, Les Herbes rouges, 1982, 174 p.

Le titre de ce roman, une véritable trouvaille, nous invite d'emblée à entrer dans l'univers de l'écrit expérimental, dit « de la modernité ». Plutôt que de viser une littérature qui collerait au langage quotidien d'une collectivité, comme le font certains auteurs, il semble appeler un parler basé sur la littérature. De plus, la littérature en question proviendrait d'un sujet (« on ») autre que celui qui parlerait (« nous »). Mais l'aspect le plus intéressant est l'absence dans ce titre du « je » qui, pour écartelé et contradictoire qu'il soit, constitue la narratrice du roman. Est-ce parce que cette femme québécoise, issue d'un milieu prolétaire, se considère comme une morte vivante, piégée entre le passé insoutenable de « ses générations antérieures » et un présent où les femmes n'ont de mission claire que se marier pour avoir des enfants, où on n'a de « nom » que dans la mesure où l'on gagne de l'argent ? La narratrice se révolte contre tous les pièges qui immobilisent, y compris les codes figés que sont le nationalisme, le marxisme ou le féminisme. En construisant son récit sur le modèle de la musique et des mathématiques, elle tente d'inscrire plutôt « la modulation sensuelle » qui l'anime afin de se donner vraiment naissance. Y réussit-elle ?

En partie seulement, semble-t-il — du moins si l'on se fie au dénouement du récit, « Sereines ondes souffertes » (S.O.S.), où la narratrice erre seule dans les rues de Montréal comme au tout début, en résistant à la tentation de la mort ou du suicide. Ainsi se trouve confirmée la suggestion du titre que le « je » est toujours, pour l'instant, surdéterminé par le « nous » et le « on », par des codes extérieurs.

Il faut pourtant un code quelconque si l'on veut communiquer avec son semblable. C'est pourquoi deux écolières, doutant de l'efficacité de leur langage quotidien (« Le français

québécois me dépossède », p. 16), avaient décidé : « Nous parlerons comme on écrit » (p. 92). Cette acceptation d'un code venu d'ailleurs semble contredire la recherche individualiste de la narratrice. Loin de se formaliser devant de tels paradoxes, cependant, elle les assume comme expression de sa réalité émotive et sensuelle, sinon rationnelle. Plutôt que l'harmonie ou l'unité, synonyme de la mort, elle recherche la mobilité et la vie. Et la lucidité, coûte que coûte.

Notons que ce récit est daté « août 1980 ». Vu les jeux de mots sur le *oui* et le *non* auxquels se livre la narratrice tout au long du roman, ne pourrait-on pas soupçonner un lien entre la tentative avortée de la narratrice de se donner naissance et l'avortement du projet collectif que représentait le non référendaire ?

Somme toute, un livre fascinant et d'une densité telle que nous ne pouvons donner ici qu'un petit aperçu des réflexions qu'il suscite, surtout à la deuxième lecture, chez un lecteur attentif.

[Annette HAYWARD]

l'occulteur

Claire de LAMIRANDE

Québec/Amérique, Montréal, 1982, 259 p.

Curieux cet enquêteur du neuvième roman de Claire de Lamirande, justement intitulé *l'Occulteur*, car son rapport occulte bien plus l'enquête qu'il a menée auprès de suspects éventuels ou virtuels qu'il ne révèle un dénouement éblouissant de transparence. Quand on constate qu'il amorce et poursuit son enquête à partir des rêves de Jude, l'ébéniste, qui paraissent en tête de chacun des vingt-quatre chapitres, on se prend à souhaiter posséder une clef des songes ! Cela, d'ailleurs, engendre une double narration, parfois déroutante, qui bifurque sans crier gare, comme les nombreux coudes de la rivière Montréal, dont Aurélien, le principal d'école, s'acharne avec passion à tamiser les sables aurifères. L'enquêteur, appelé sans doute à cause de cela « un occulteur de la vie quotidienne », s'attache aux va-et-vient d'Aurélien, écoute avec un ravissement sceptique les anecdotes de Rosalie, espionne Viateur, l'antiquaire, assiste aux réunions « littéraires » du club de poésie dirigé par Renaud Lajeunesse et voué à la

« spéculation », afin de découvrir la piste de criminels soupçonnés d'avoir dérobé, vingt ans auparavant, cinq mille briques d'or. À la vérité, c'est à un exercice intellectuel passionnant et exigeant que nous convie l'auteur, vu que le récit est lui-même fondé sur un événement virtuel : de là un mélange, déconcertant au premier abord, d'imparfaits de narration et de « potentiels » marqués par des conditionnels. Le travail de l'enquêteur consiste à trouver le nœud des rêves de Jude et à étudier les obsessions de ses suspects. Notre « collectionneur d'âmes » se livre à une véritable « exploration de l'avenir par l'imaginaire » (p. 258), ce qui explique et justifie l'aspect en apparence décousu et morcelé du style, dont les associations d'idées résultent souvent de l'assemblage des pièces du puzzle. Les « visages sortis de leurs nœuds » (p. 238) traduiront la vérité cachée que l'occulteur cherche à cerner au moyen d'une écriture significative, de mots « spécifiques ». Ils manifestent les métamorphoses inévitables subies par les personnages. En somme, un roman envoûtant.

[Gilles DORION]

ESSAIS

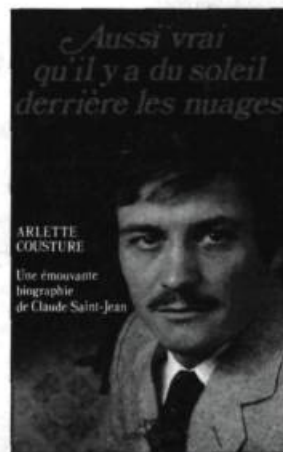
aussi vrai qu'il y a du soleil derrière les nuages

Arlette COUSTURE

Libre Expression, Montréal, 1982, 185 p. (9,95 \$)

Rarement il m'a été donné de lire une biographie d'une telle qualité littéraire. La biographe, Arlette Cousture, journaliste, auteur dramatique et relationiste à Hydro-Québec, réussit un véritable tour de force : elle s'efface si habilement derrière le « je » du narrateur pour nous présenter son héros, que je me suis laissé prendre : j'ai cru, d'un bout à l'autre, lire l'autobiographie de Claude Saint-Jean.

Ils sont peu nombreux ceux qui ne connaissent pas Claude Saint-Jean, du moins le combat qu'il livre depuis une quinzaine d'années contre cette terrifiante maladie qu'est l'ataxie de Friedreich, qui se traduit par la perte graduelle de coordination dans les mouvements et de l'autonomie. Claude Saint-Jean est un véritable héros qui, d'adolescent



NOUVEAUTÉS

hargneux, vindicatif, malheureux, est parvenu, en quelques années, grâce à sa grande détermination et à son courage exceptionnel à sensibiliser la médecine à la recherche pour enrayer la maladie dont lui et les siens sont affligés. Têtu, il s'est, un jour, pris en main, accepté tel qu'il était, et est parvenu à convaincre le docteur André Barbeau, neurologue de renommée internationale, à s'intéresser à l'ataxie. Il a fourni les cobayes, amassé les fonds de recherche en lançant une souscription publique annuelle — je me souviens avoir couru 25 kilomètres pour soutenir sa cause, en 1978 et en 1979, à Québec. Comme Terry Fox, qu'il admire, il veut gagner sa lutte.

Voilà un livre d'une grande intensité et d'une grande authenticité qui se lit comme un roman et qui ne laissera personne indifférent. Claude Saint-Jean mérite toute notre admiration. Il est un exemple de courage et de détermination. Heureusement qu'on commence à reconnaître son travail et l'importante cause qu'il défend.

[Aurélien BOIVIN]

« **kamouraska** » d'Anne Hébert :
une écriture de la passion
suivi de **pour un nouveau « torrent »**
Robert HARVEY
Hurtubise HMH, Montréal, 1982, 211 p.

Comme le propose son titre, le livre de Robert Harvey porte essentiellement sur deux ouvrages d'Anne Hébert : *Kamouraska* et *le Torrent*, même si l'auteur fait référence à l'occasion à d'autres œuvres. Le lecteur trouvera également en annexe des extraits de documents d'époque, quelques pages d'une étude de Sylvio Leblond sur le drame de *Kamouraska*, des commentaires supplémentaires que l'auteur n'a pas cru bon d'intégrer au texte principal et un poème de Baudelaire.

Si l'étude du *Torrent* ouvre des avenues prometteuses, c'est toutefois l'analyse du roman *Kamouraska* qui mérite toute l'attention du lecteur. Non seulement cette analyse occupe les deux tiers du livre, mais elle offre la plus grande unité de structure, de style et de réflexion critique. C'est ici que la démarche de Robert Harvey se déploie avec le plus d'aisance. Dans un style dense et efficace, grâce à un vocabulaire dépouillé des

artifices d'un formalisme pédant, l'auteur analyse de façon éclairante les narrateurs, les niveaux de récit, le temps du récit et le rituel commémoratif. Il montre toute l'importance de la narration par rapport à l'histoire, de même que le caractère spécifique de cette narration qui épouse le mouvement concentrique de la spirale. Le roman s'organise tel le rituel d'une messe noire et répète dans sa structure narrative le « Mystère de la Passion ». Ainsi, chaque personne porte une dimension mythique, telle Elisabeth devenant cette « Ève noire, placée éternellement devant la fenêtre du monde [...] dans l'attente de quelque rédemption. C'est à ce niveau symbolique que la matière du Récit trouv[e] son principe unificateur » (p. 126).

Le critique, à sa manière, a su prolonger la transgression du « Verbe » en tentant de surprendre à son origine même le projet narratif. La lecture du livre de Robert Harvey nous révèle que l'écriture de *La Passion* est tout autant la passion de l'Écriture.

[Maurice ÉMOND]

THÉÂTRE

petitpetant et le monde
suivi de **le groupe**
Michel GARNEAU
VLB éditeur, Montréal, 1982,
141 p. (9,95 \$)

Petitpetant et le monde, pièce en un seul acte et une seule scène, a d'abord été conçue pour les étudiants de l'École Nationale de théâtre. Elle répond donc, d'une certaine façon, aux exigences d'une création axée beaucoup plus sur l'aspect collectif du spectacle que sur la performance individuelle. Ainsi les personnages, pourtant fort nombreux (17 dans la version originale et 10 dans l'adaptation), ont tous un rôle d'égale importance dans la pièce. L'abondance des répliques à plusieurs voix et les multiples effets d'ensemble viennent renforcer cette dimension globale de la représentation.

Petitpetant, chien nerveux et angoissé, veut se rapprocher de la société des hommes pour trouver un nouveau sens à sa vie. Mais voilà que tous les représentants de cette société, aussi diversifiés soient-ils, apparaissent tout aussi angoissés que lui. Il a beau

circuler autour des intellectuels, des politiciens, des artistes, des révolutionnaires ou des jeunes filles douces, *Petitpetant* ne trouve pas la sécurité qu'il cherchait. À travers « le grand concert muet » des humains isolés les uns des autres, c'est plutôt la douleur, l'amour impossible, la dépossession, le pouvoir déchu qu'il rencontre. Ce sera donc à lui, désormais, chien fidèle, non plus à son maître mais à lui-même, qu'il incombera de transformer cette société et de lui (re)donner espoir.

Dans *le Groupe*, la fable cède la place à la réalité, mais à une réalité toute neuve, faite de nouveaux clichés, de nouveaux critères, de nouvelles croyances. À travers l'élaboration d'un projet d'animation culturelle pour les enfants, tous les courants à la mode se rencontrent : la bière est contestée au nom de la camomille, la psychologie est remplacée par la télépathie, les effets du valium supplantés par les perceptions extra-sensorielles. Par le végétarisme, le tai-chi ou les pouvoirs nés de révélations nocturnes, une génération différente des autres est en train de franchir les derniers degrés de sa « mutation ». « C'est pas avec la politique la révolution l'indépendance qu'on va arriver à la vérité c't'en changeant la vie ». Et ce changement de vie s'opérera à travers de longs discours « compulsifs », plus modernes, peut-être, mais tout aussi dogmatiques et restreignants que les anciens.

Cependant, ce nouveau dogmatisme perd rapidement sa valeur d'absolu quand il passe par l'ironie clairvoyante de Michel Garneau.

[Esther MERCIER-CROFT]

les moineau chez les pinson
Georges DOR
Leméac, Montréal, 1982, 188 p. (6,95 \$)

Avec *les Moineau chez les Pinson*, Georges Dor poursuit sa démarche d'auteur dramatique, et surtout d'humoriste, déjà amorcée dans une première pièce, *Du sang dans les veines*.

Les Pinson, Pierre-Paul et Marie-Hélène, sont un couple de parvenus, arborant fièrement leur statut d'avocat, de femme d'avocat et de parents de futur avocat. Les Moineau, au contraire, se présentent comme



NOUVEAUTÉS

un couple sans aucune prétention: lui, chauffeur de taxi, elle, vendeuse de produits Avon, tous deux parents d'une famille nombreuse dont une fille, Caroline, fiancée au fils Pinson. C'est autour des préparatifs du mariage de ces derniers que les deux couples auront à se confronter. Et lors de cette rencontre pré-nuptiale, le snobisme des Pinson sera malicieusement mis à l'épreuve par la simplicité et la bonhomie toute naturelle des Moineau.

Créée au Théâtre Les Ancêtres à Saint-Germain de Grantham en juin 1981 et reprise à l'été 1982 à la Cité des Jeunes de Vaudreuil, la pièce de Georges Dor comporte toutes les caractéristiques d'une comédie de salon. Les différents procédés utilisés, soit la surabondance des jeux de mots, l'accumulation des quiproquos, le comique de situations, s'inscrivent tout à fait dans la tradition québécoise des théâtres d'été. La pièce, en effet, de par sa légèreté et l'extrême simplicité des divers éléments d'intrigue, ne dépasse pas les limites du théâtre de divertissement.

[Esther MERCIER-CROFT]

POÉSIE

traces

Marcelle ROY
VLB éditeur, [Montréal], [1982], 102 p.
(7,95 \$)

Le premier recueil de Marcelle Roy, *Traces*, révèle une thématique qui rejoint celle de plusieurs écrivains de la dernière décennie. La singularité de *Traces* provient autrement de l'expression, du dire poétique qui oscille continuellement entre la notation ponctuelle, le journal, et l'intégration au réseau plus profond de la sensibilité. Prise en charge du corps dans le social, le culturel, le politique et de la dualité amoureuse; Marcelle Roy exprime sa réappropriation des gestes quotidiens dans une nouvelle conscience de la femme. Le texte creuse, questionne et démystifie. Écrit simplement, sans surcharge émotive ou intellectuelle, *Traces* s'adresse à tous.

[Roger CHAMBERLAND]

du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel

Yolande VILLEMAIRE
Les Herbes rouges, # 102-103 (avril-mai 1982), 74 p.

ange amazone

Roman, les Herbes rouges,
[Montréal], [1982], 100 p.

adrénaline

Poésie et prose 1973-1982
Éditions du Noroît, [Saint-Lambert], [1982], 172 p.

Coup sur coup, Yolande Villemaire fait paraître trois ouvrages, deux aux Herbes rouges, à la revue d'abord, à la maison d'édition ensuite, et aux éditions du Noroît. Trois textes hybrides qui mêlent prose, poésie, ainsi qu'un ensemble de huit récits intitulés « roman », mais qui s'inscrivent dans le même mode d'écriture que les deux autres œuvres, où l'on retrouve quelque peu le « climax » et la densité d'un précédent roman, *la Vie en prose*.

Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel, premier texte paru de cette trilogie, préfacé par Paul Chamberland, établit les premières grandes étapes de cet affranchissement du réel. Désormais n'est réelle que cette écriture, productrice de non-savoir, seul lien d'accès à un autre plan du réel. Ainsi le rôle de l'intertextualité est-il très grand puisqu'il alimente le texte et le provoque. Dans *Ange amazone*, le je toujours présent poursuit son expérience hiéroglyphique du réel. La matière verbale, plus abondante, n'est plus l'écho à un type donné de mise en situation mais tente autrement de provoquer une onde de choc: nouvelle constitution d'une réalité. Finalement, *Adrenaline*, dernier titre de cette production, est une rétrospective de vingt-trois textes, dont treize étaient déjà parus dans diverses revues, produits entre 1973 et 1982. Ce recueil permet d'observer le polymorphisme d'une écriture qui semble s'être fixée depuis *la Vie en prose*, comme en témoignent les deux ouvrages traités précédemment et les dernières proses contenues dans le tout dernier recueil. Un tel livre marque les lieux essentiels d'une démarche scripturaire, non dépourvue d'un certain formalisme mais entièrement préoccupée par l'effet du réel.

[Roger CHAMBERLAND]

dans le delta de la nuit

Élise TURCOTTE
les Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 1982, 61 p.

Dans le delta de la nuit: croisées, enchevêtrements du réel, de ce qui le tend, le sous-tend. Avec cette lucidité du regard qui témoigne d'une profonde sensibilité, Élise Turcotte entreprend dans ce recueil la saisie de l'essentiel, le déchiffrement de l'écart, de l'infranchissable distance entre ces trois pôles (en delta donc): le moi, l'autre, le réel. Tout est ainsi porté au niveau du dedans, de l'acte même d'écrire. Essentiellement dynamique, le travail du texte consiste en cette trouée vers le sens, cette quête de clarté, de transparence qui est aussi bien celle de l'imaginaire réinvestissant le réel et par là le multipliant, celle de l'histoire en jeu au-delà même de l'anecdote, que celle de l'attraction de l'autre vécue dans la mémoire, la perte, l'insuffisance. Déjouant le banal, opérant à travers les voi(x)es du réel une réorganisation des rencontres, des circuits, ces textes, d'une écriture alerte, efficace et polysémique, érodent les parois, ouvrent sur l'imperceptible échange dedans/dehors.

[Hélène DORION]

autoportraits

Marie UGUAY
Éditions du Noroît, [Saint-Lambert],
[1982], [n.p.] (8,00 \$)

De celle qui a écrit *Signe et Rumeur* et *l'Outre-vie*, voici *Autoportraits*: un recueil de poésie d'une excessive sensibilité qui scrute l'espace, la lumière et leur donne une chair poétique qui s'agit de ses propres sensations. Du monde quotidien, de la nature, Marie Uguay en a extrait un catalogue d'impressions dont le rendu poétique sait allier lyrisme et simplicité d'émotions. Dans ces « autoportraits », le cœur amoureux offre la quotidienneté en partage, non pas celle routinière et morose, mais celle qui se construit à chaque jour dans un éclat de voix, un rayon de lumière, un pli dans le rideau ou dans ce « lait qui s'épanouit dans le noir du café ». Un très grand dépouillement d'écriture, auquel se joute quelques photographies très synthétiques de Stéphan Kovacs, une parole

NOUVEAUTÉS



au ton juste qui s'émerveille de ce que d'aucuns considéreraient comme un rien, voilà *Autoportraits* de Marie Uguay. À lire absolument!

[Roger CHAMBERLAND]

dernier profil

Alphonse PICHÉ

les Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1982, 49 p.

Le poète trifluvien, dont l'œuvre tout entière mérite le point de mire, se profile une dernière fois dans un petit recueil d'une parfaite symétrie. « Saisons », la première partie, outre son liminaire et sa finale dilatateurs, se compose d'un ensemble de poèmes courts, qui sont autant de tableaux cristallisés. Les poèmes de la deuxième partie, « Complices », davantage développés, criblent le vieux corps usé. Les deux parties, lyrisme et concision d'une part, réalisme cru et profusion d'autre part, font le recueil dimorphe. Le lecteur ne sait plus quoi choisir entre la beauté mémoriale, ce moi intérieur qui ne se flétrit pas, et la laideur cruelle de l'ancien dieu. Son cœur est finalement porté par la ferveur du chant poétique qui se dit si éloquentement dans l'humilité d'un réel dissolu. « Les doigts sales de la mort sur la frange de la vie » ne font pas oublier « la barque blessée d'infini » du poète aux images captivantes.

[André GAULIN]

scénario grammatical

Daniel DARGIS

les Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1982, 58 p.

Mise en scène/texte du corps comme de la phrase déployant ses formes, ses matières, tel est le *Scénario grammatical* que propose Daniel Dargis. Aux lieux mêmes du difficile de vivre, le corps se fait microcosme de l'érosion, grammaire des rafales et déferlements, paraphrase de l'embrasement ressenti. La traversée du réel est à la fois celle du corps et de l'écriture: « les courants du ciel et de la terre » deviennent marée de l'étreinte et pulsations vocales « où grêle notre désespoir ».

D'emblée métaphorique, ce projet est rendu par une écriture qui fait appel à

l'hyperbole, comme si l'auteur craignait que la seule charge évocatrice du mot soit insuffisante pour « conjuguer nos espaces d'ombre et d'exil ». D'heureux moments sont créés par le riche réseau symbolique à l'intérieur duquel les images foisonnent. Toutefois, les procédés d'écriture sont souvent excessifs, se répètent (substantif et adjectif employés comme verbes), ou sont carrément vieillies (inversion de l'image), ce qui annule alors l'effet recherché.

[Hélène DORION]

ÉTUDES

tableau de la vie littéraire en France

d'avant-guerre à nos jours

Jacques BRENNER

Luneau Ascot éditeurs, Paris, 1982, 295 p. (22,50 \$).

La délectation solitaire des œuvres littéraires masque souvent aux yeux du public tout ce qui a entouré et permis leur production matérielle. Pourtant, qui dit écrivains, dit maisons d'édition, critiques, librairies, revues, académies, historiens de la littérature, etc. Et l'interaction de ces différents agents crée une vie littéraire plus ou moins riche et stimulante.

C'est cette vie littéraire parisienne des quarante dernières années que reconstitue méticuleusement Jacques Brenner. Rien n'est laissé dans l'ombre. Après un chapitre sur les années noires de l'occupation, et l'effervescence de la libération, l'auteur nous présente les grandes figures de l'édition, Gallimard, Julliard, Laffont et autres, avec leurs réussites et leurs échecs. On apprend ainsi que les éditions du Seuil ont assis leur prospérité sur le succès phénoménal d'une traduction de l'Italien Guareschi, *Le petit monde de don Camillo*, tiré à 1 200 000 exemplaires, et qui avait été refusé auparavant par sept éditeurs parisiens. On suit l'évolution des tirages et l'explosion des collections de poche à partir de 1953. Un autre chapitre traite des librairies et du phénomène récent des « discount » dans les magasins de la F.N.A.C. La question des relations entre l'écrivain et l'État est également abordée, avec la liste des types de bourses accordées

aux écrivains (un total de 50 bourses par an, d'une valeur variant entre 2 000 et 15 000 \$). D'autres chapitres sont consacrés à la critique, à l'Académie française, aux Goncourt, à la traduction, à la censure...

Fourmillant de faits, de chiffres et de renseignements significatifs, ce livre présente l'intérêt supplémentaire d'être écrit dans un style vivant et passionnant à lire. Observateur de la vie littéraire pendant plus de 40 ans, Jacques Brenner jette un regard aigu sur les éthers et les événements et sait rappeler des détails piquants et faire des rapprochements éclairants. Les grands de l'édition ne lui ont d'ailleurs pas pardonné certains chapitres qui mettent en cause leurs pratiques actuelles, ce qui a contraint notre auteur à aller se faire éditer par une petite maison fondée depuis deux ans. Un épisode qui mériterait de figurer dans ce *Tableau de la vie littéraire*...

[Christian VANDENDORPE]

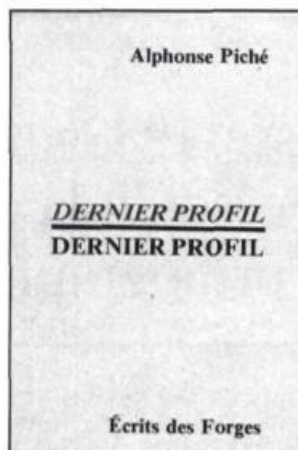
théâtre en lutte: le théâtre euh!

Gérard SIGOUIN

VLB éditeur, Montréal, 1982, 203 p. (19,95 \$).

Témoigner de l'activité intense et controversée du Théâtre Euh!, l'une des troupes importantes de création collective de la dernière décennie, tel est le but de cet essai. Parallèlement, c'est tout un volet de l'histoire et même de la petite histoire (certains passages relevant de l'anecdote) du Québec et de son théâtre qui revit au fil de ces pages.

Axé sur les principales productions de la troupe, chacun des cinq chapitres de l'essai retrace ce que l'auteur considère être une étape de l'évolution esthétique et surtout idéologique du groupe Euh! L'exposé en est simple et efficace: de nombreux appels de notes et un petit lexique du théâtre facilitent, par surcroît, la lecture aux néophytes. Le principal intérêt de cet ouvrage réside, sans doute, dans sa qualité de document: en effet, l'auteur ponctue son essai ou nous livre en appendice des textes, canevas, interviews, manifestes, programmes, photographies nous ouvrant directement une fenêtre sur le passé. Ces sources, réunies pour la première fois, sont d'autant plus précieuses que, par la nature même de ce théâtre, elles demeuraient quasi inaccessibles.



NOUVEAUTÉS

Cet essai de Gérard Sigouin, préfacé par Laurent Mailhot, s'avère donc le fruit d'une recherche imposante et certainement ardue : le résultat en est certes intéressant. Une lecture agréable et enrichissante pour découvrir ou redécouvrir le Théâtre Euh !

[Linda LAMARCHE]

MÉTIER D'ÉCRIVAIN

l'expression écrite

Lionel BELLENGER

P.U.F., Coll. Que sais-je ?, n° 1975,
128 p. (5,40 \$).

Depuis 41 ans, la célèbre collection « Que sais-je ? » réussit le défi de réunir sous un format pratique une véritable encyclopédie, ouverte et mobile, du savoir humain. Ses 2 000 volumes, de 128 pages chacun, diffusés à près de 60 millions d'exemplaires et traduits en 38 langues constituent une des réussites les plus remarquables de l'édition française. Un tel succès n'aurait pas été possible sans une extrême rigueur dans le choix et la mise au point des manuscrits. Aussi le lecteur est-il généralement assuré, lorsqu'il aborde un de ces titres, d'y trouver une bonne synthèse de la question, appuyée sur une information choisie.

L'expression écrite ne déroge pas aux standards de la collection. Un chapitre brosse à grands traits un tableau de la place de l'écrit dans la société française. On y apprend, entre autres, que la France compte près de 200 000 poètes déclarés, dont 50 000 ont déjà publié. À côté de ceux-ci, on trouve les écrivains, les vulgarisateurs, les journalistes (12 000) et les producteurs d'écrits utilitaires. L'auteur s'intéresse aussi aux « avatars du style », au « sort des mots » et conclut par un chapitre sur « Écrire, une manière de penser ». Les enseignants seront particulièrement sensibles aux pages qui portent sur « la nécessité de sortir l'écrit d'une excessive scolarisation ». Ils y retrouveront des recommandations tout à fait dans la ligne des nouveaux programmes du MEQ, comme de tenir compte « de la diversité des écrits utilitaires qui circulent dans la société » et d'intervenir « pendant la fabrication du manuscrit plutôt que de prêcher dans le désert après avoir mis une note à un devoir... »

[Christian VANDENDORPE]

écrire

Marie-Évangéline ARSENAULT
Le Marché de l'écriture, Montréal,
1981, 294 p.

Ce « vade-mecum à l'usage des écrivains, journalistes et pigistes » présente un répertoire de près de 350 journaux et périodiques, 47 maisons d'édition et 42 prix littéraires, tous implantés au Québec. Sur chacun de ceux-ci, l'auteur fournit tous les renseignements nécessaires pour y soumettre un manuscrit : qui contacter, le délai de réponse, le taux de rémunération, etc.

Cet ouvrage nous a paru bien documenté et facile à consulter grâce à une présentation soignée. On peut se le procurer auprès de l'éditeur : C.P. 148, Montréal, H2P 2V4.

[Christian VANDENDORPE]

**écrivains contemporains,
entretiens, 1976-1979**

Jean ROYER

l'Hexagone, Montréal, 1982, 247 p.

Après avoir publié *Pays intimes, entretiens, 1966-1976* en 1976, Jean Royer revient à la charge avec une nouvelle série d'entrevues, intitulée simplement *Écrivains contemporains*. Trente textes, ou plutôt trente portraits, parus pour la plupart dans *le Devoir* et la revue *Estuaire*, de 1976 à 1979 sont réunis sous un même thème : le métier d'écrire. Trente façons différentes d'aborder l'écriture, auxquelles s'ajoute, bien entendu, le trente et unième, le point de vue de l'interviewer.

Parmi les diverses nations représentées, mentionnons le Québec (dix-sept auteurs), la France (sept), la Belgique (deux), l'Algérie (deux), l'Argentine (un) et la Tchécoslovaquie (un). Aucun écrivain ou écrivaine de l'Amérique anglo-saxonne ne vient orner cette galerie impressionnante.

Rencontrés lors de colloques (v.g., les Rencontres internationales d'écrivains, organisées annuellement par la revue *Liberté*), deancements ou de remises de prix littéraires (Goncourt : Antonine Maillet; Médicis : Georges Perec), les spécialistes de l'écrit se prêtent assez bien au jeu de l'entrevue. La majorité d'entre eux (elles) engagent le dialogue sur leur façon de se dire. Empruntant le ton de la confidence, les auteurs expriment surtout les raisons qui les poussent à noircir du papier.

De Geneviève Amyot à Gilles Vigneault, en passant par les Bersianik, Bessette, Boudjedra, Cortazar, Ferron, Hélias, Kundera, Poulin, Thériault et cie, Jean Royer interroge, « confesse » et confronte ses « victimes ». On lui parle, entre autres choses, des « Plaisirs du langage » (Michel Garneau), du « Prix de l'écriture » (Victor-Lévy Beaulieu) ou de « Cette part de nuit en nous » (Christian Hubin). Et puis, l'auteur annonce déjà un autre volume, *Entretiens II : 1979-1982*, à paraître prochainement.

[Kenneth LANDRY]

LINGUISTIQUE

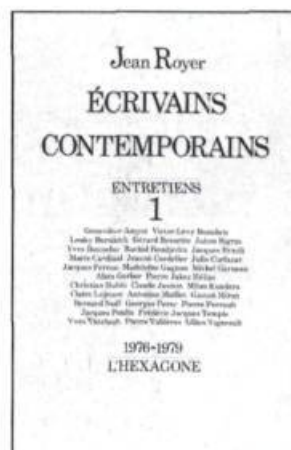
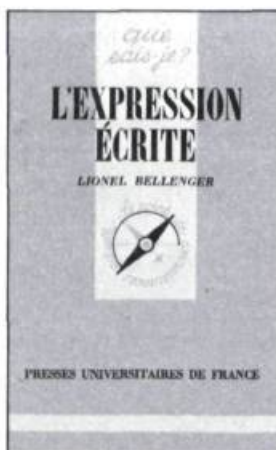
langues et linguistique,

n° 8, tome 1 et 2

Presses de l'Université Laval, 1982

Le département de langues et linguistique de l'Université Laval (Québec) publie depuis 1975, à raison d'un numéro par année, une collection fort intéressante contenant majoritairement les travaux de ses professeurs.

On trouvera dans ce numéro un peu spécial, qui souligne le 20^e anniversaire de la fondation du département, une série de 22 articles, la plupart inédits, signés soit par des pionniers comme Roch Valin, William Francis Mackey et Jean Darbelnet, soit par des professeurs de deuxième ou de troisième « génération » comme André Boudreau (le directeur actuel), Silvia Faltelson-Weiser, René Lesage et Pierre Martin, soit par d'anciens professeurs invités comme Maurice Molho, Georges Mounin, Eddy Roulet, Sándor Hervej, Jean-Claude Chevalier et André Martinet. Les sujets abordés sont très diversifiés : on passe de la psychomécanique du langage à la philologie russe, de la terminologie générale au système verbal montagnais, de la sémantique fonctionnelle aux langues secondes. On remarquera l'abondance de travaux sur la terminologie, avec application majeure au Québec, la qualité des documents sur les langues anciennes, l'à-propos des réflexions sur l'enseignement des langues secondes et, bien sûr, les traces vivaces du Guillaumisme ; on regrettera cependant l'absence totale de la linguistique transformationnelle.



NOUVEAUTÉS

Il est peut-être bon de rappeler que le département de linguistique de l'Université Laval est un des seuls endroits au monde où l'on enseigne encore la théorie du langage de Gustave Guillaume, ce commis de banque devenu conférencier, puis professeur de linguistique à la Sorbonne, et dont l'élève le plus attentif et sans doute le plus dévoué (sens de *devoted*) a été Roch Valin, fondateur du département de linguistique de Laval, héritier intellectuel de Guillaume et créateur du Fonds Gustave Guillaume à Laval.

Roch Valin voue toujours une espèce d'adoration à Guillaume qu'il considère comme un pionnier génial de la linguistique théorique et un grand incompris, mal lu et mal assimilé par ses contemporains, sauf peut-être par quelques disciples « initiés ». Malgré une légère grandiloquence début du siècle, et l'incapacité chronique de son auteur de nous faire comprendre comment s'opère l'analyse psychomécanique du langage, il m'a tout de même entraîné à relire quelques pages de *Langage et Science du langage* (PUL et Nizet) et l'une des très nombreuses *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume* (PUL) publiées par tranches par Roch Valin.

[Gilles BIBEAU]

québec, mia et klaus

Texte de GATIE LAPOINTE

Libre Expression, [Montréal], [1981], n.p.

québec à l'été 1950

LIDA MOSER, ROCH CARRIER

Libre Expression, [Montréal], [1982], 197 p.

À quelques mois d'intervalle, les Éditions Libre Expression font paraître deux albums de photographies enrichis d'un texte composé l'un par Gâtien Lapointe, l'autre par Roch Carrier. Le premier ensemble de cent quatre-vingt-deux photos, exécuté par Mia et Klaus Matthes, montre un Québec traversé par les quatre saisons et toute une gamme de coloris allant du blanc le plus immaculé aux ors rutilants de l'automne en passant par les bleus et les verts de l'été tandis que le

printemps a été saisi par ses tons d'ocre, de brun auxquels se mêlent de petites touches colorées des premières fleurs. Le Québec de ces deux photographes, c'est celui des paysages grandiloquents qui expriment à eux seuls l'immensité du territoire, la beauté et l'originalité de son architecture. Le texte d'introduction de Gâtien Lapointe, « Chorégraphie d'un pays », vaut à lui seul la lecture. Rarement est-il donné de lire une si grande ferveur amoureuse vis-à-vis d'un pays, exprimée avec un lyrisme qui ne ménage pas ses effets.

Tout autre est le texte de Roch Carrier, qui accompagne les photos noir et blanc de Lida Moser, cette jeune Américaine venue en tournée au Québec. Dès son arrivée à Montréal en juin 1950, elle est présentée à Paul Gouin, Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard, qui la guideront à travers le pays. Dans son périple en terre québécoise, elle a su saisir l'expression des villageois et croquer sur le vif leur mode de vie et de travail ainsi que la singularité des ornements architecturaux. Ce Québec capté par l'œil de la photographe rejoint bien celui dont parle Roch Carrier; les souvenirs d'un garçon de treize ans, commençant ses études classiques à Québec et qui revient, l'espace d'un été, dans son village natal pour mesurer la distance qu'il y a désormais entre lui et ceux de son patelin. Tout est raconté sur le ton de la confiance, sans nostalgie. De la même façon, la partie photographique offre le témoignage d'une époque certes révolue mais dont les marques sont toujours aussi flagrantes.

[Roger CHAMBERLAND]

DIVERS

de quelques pays français

F.I.P.F., 1982, 96 p. (2,50 \$).

Ce petit livre propose un voyage culturel dans quatre pays français: la Belgique romane, la France, le Québec et la Suisse.

Pour chacun de ces pays, sauf la France, les auteurs présentent un survol historique et

géographique et des pistes pour aborder la littérature.

Signalons au passage que les articles sur le Québec sont dus notamment à André Gaulin, Aurélien Boivin, Gilles Dorion et Roger Chamberland: tous noms bien connus du public de Q.F. Dans la veine du *Guide culturel* déjà réalisé par notre revue, ces textes pourraient servir de point de départ à un cours de civilisation au niveau du cégep (en dépit de lacunes inexplicables, comme le théâtre et la chanson). La section sur la France propose entre autres un article de Marguerite Rochette sur l'utilisation de la presse française dans la classe de français: un texte bien documenté et qui intéressera les pédagogues.

Réalisé par la Commission permanente et interrégionale de l'enseignement du français langue maternelle, cet ouvrage est distribué au Québec par l'A.Q.P.F.

[Christian VANDENDORPE]

chroniques impertinentes du 3^e front commun syndical

François DEMERS

Nouvelle Optique, Montréal,

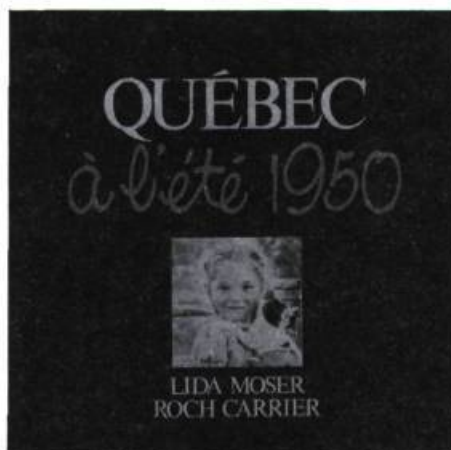
coll. Matériaux, 1982, 170 p.

Il s'agit bel et bien de chroniques, mais si peu impertinentes. François Demers possède bien son sujet, il a été témoin privilégié, ayant occupé les fonctions de responsable de l'information et des relations publiques pour les syndicats du secteur public et parapublic affiliés à la C.S.N.

Même si l'auteur pose quantité de réserves en déclarant que sa pensée est le « fruit d'un bricolage analytique dont le degré de sophistication se rapproche davantage du journalisme quotidien que des travaux universitaires » (p. 8), son ouvrage a le mérite d'interpeller un syndicalisme encore largement corporatiste dans sa pratique. Demers invite les pouvoirs syndicaux à plus de cohérence et pose la question de la responsabilité du syndicalisme face à un projet national de société.

Bien sûr l'auteur est conscient que la crise conduit les syndicats à une situation extrêmement difficile où la « défense des acquis » (p. 149), légitime à maints égards, en vient à

NOUVEAUTÉS



contredire les exigences d'un projet social global dont au moins deux centrales ont longtemps posé la nécessité.

Il va sans dire qu'un tel livre ne pouvait arriver en temps plus utile. On pourrait même soupçonner Demers d'avoir misé là-dessus; ce qui expliquerait quelques lacunes dans la construction, des raccourcis qui surprennent et des coquilles difficilement acceptables.

Au demeurant, l'auteur aura fait œuvre utile si, comme il le souhaite, par-delà des « révisions déchirantes » il voit le syndicalisme du secteur public faire peau neuve, renouvelant ainsi sa fécondité, dans l'enclenchement d'un processus de vérité et dans la « recherche d'un autre modèle de société » (p. 154).

[Jean-Marie PÉPIN]

sept mois de loisirs, la face cachée de l'éducation

J. F. DE VULPILLIÈRES
Éd. PUF, collection L'éducateur, Paris,
1981, 231 p.

L'année scolaire ne dure, actuellement en France, que 155 jours de classe pour 210 jours de congés.

Si on s'occupe beaucoup de la vie scolaire des jeunes, leur vie périscolaire est largement négligée.

Faut-il laisser les jeunes organiser eux-mêmes la totalité de leur temps libre? Faut-il les laisser livrés à eux-mêmes?

Dans le contexte social contemporain, les familles ne peuvent assumer seules la responsabilité de s'occuper des jeunes en dehors des heures scolaires.

La télévision, ce « baby sitting » national, occupe la première place dans les loisirs des enfants. Quels sont les autres loisirs que l'on propose aux jeunes à part cela?

L'auteur fait un constat d'insuffisance (trop peu d'espaces de jeux dans les grands ensembles urbains, trop peu d'encadrement, d'équipement...) et d'indifférence (de la part non seulement des autorités gouvernementales et municipales, mais aussi de la part de la société en général) à l'égard de la jeunesse.

Que faudrait-il faire pour un meilleur accueil des enfants et des adolescents dans la société d'aujourd'hui? L'auteur livre une série de suggestions qui concernent les ensei-

gnants, l'État (surtout le ministère de l'Éducation et celui de la Jeunesse, des Loisirs et des Sports), les municipalités, les entreprises et même la télévision.

Ce livre devrait être lu par nos élus. Ils y trouveraient des idées qui les guideraient à faire des lois et des règlements en faveur des jeunes.

[Nicole VAN GRUNDERBEECK]

littérature québécoise contemporaine

Patrick COPPENS
Montréal, Service général des moyens
d'enseignement, 1982, 77 p.

Les ouvrages de référence consacrés à la littérature québécoise sont de plus en plus nombreux. Celui de Patrick Coppens a ceci de particulier qu'il s'agit d'un choix d'œuvres, présentées par genres (sans toutefois l'essai, le conte et la nouvelle), que toute bonne bibliothèque scolaire et publique devrait posséder, selon le préfacier Gaston Miron, et que tout lecteur cultivé devrait sans doute connaître. Plusieurs œuvres sélectionnées sont plus ou moins brièvement commentées, selon leur importance (bien) relative, car il y a souvent disproportion dans le descriptif. Suivent, parfois, quelques références de comptes rendus ou d'études publiés dans les journaux et revues (dont *Québec français*). Cette sélection est fort discutable, voire inutile, tant elle manque de rigueur et de... sérieux. Ce n'est plus ainsi (heureusement!) que se fait la recherche au Québec.

Une telle publication, de consultation rapide et facile, pose le problème crucial du choix. L'auteur ne s'explique pas. Et c'est dommage! On s'étonne, par exemple, dans la première section, « Documents pour se repérer », de la présence du *Petit Dictionnaire des citations* de Forest, de *Citations québécoises modernes* de Janelle ou du *Dictionnaire des écrivains*, farci d'erreurs et nettement incomplet de Barbeau, et de l'absence du *Répertoire des thèses* de Naaman et de *Pleins Feux sur la littérature de jeunesse au Canada français* de Louise Lemieux. Pourquoi l'auteur

ignore-t-il *Radars*, répertoire analytique d'articles de revues du Québec? Il figure pourtant, comme les deux autres titres, dans le « Guide bibliographique » paru dans la revue *Stanford French Review* dont il s'inspire pour cette section.

Le choix des œuvres (sections 2, 3 et 4, respectivement consacrées à la poésie, au théâtre et au roman), est souvent « capricieux ». L'auteur néglige *Terre Québec* et *L'Afficheur hurle* de Paul Chamberland, deux recueils-clés de cette période. Il ne fournit aucun commentaire à propos de *L'Ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe et de *Pays sans parole* d'Yves Préfontaine. C'est presque tendancieux. Ou est-ce par choix idéologique? Pourquoi Courteau, Des Roches, Des Ruisseaux... et rien de Morency, Pontbriand, Thériault (Marie-José)? Comment expliquer, dans la partie étude, la sélection de l'anthologie de Hare sur la poésie du XIX^e siècle (c'est contemporain?) et le silence de l'étude de Lortie, sur la poésie de la même période, de l'anthologie du théâtre de Duval, de la bibliographie du conte?

Les critères valables pour la poésie ne le sont plus pour les autres genres? Pourquoi, dans la section roman, le livre de Simard sur Thériault et pas celui de Maurice Émond? Pourquoi un recueil de contes de Vigneault et aucune mention des recueils de la collection « Mémoire de l'homme », au Quinze? Pourquoi Louis Gauthier, Rajic, André Mathieu (oui!) et balayer d'un simple revers de la main Bertrand B. Leblanc, Louise Maheux-Forcière, Hélène Ovrard, Madeleine Ferron?... D'ailleurs, cette section ignore presque systématiquement le phénomène de l'écriture de femmes qui marque les années 1970: Madeleine Ouellette-Michalska, Gabrielle Poulin, Claudette Charbonneau-Tissot, Françoise Dumoulin-Tessier, Dominique Blondeau, Marguerite Beaudry, Suzanne Lévesque, Madeleine Gagnon (quel oubli!), et j'en passe...

Un tel ouvrage doit donc, n'en déplaise au préfacier, être consulté avec précaution. S'il fallait que les bibliothèques fassent leur choix à partir de cette sélection, il y aurait certes de grands vides sur les rayons! Voilà un instrument de travail à ne pas mettre entre toutes les mains, surtout celles des non-initiés.

[Aurélien BOIVIN]

